

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Parler de moi...

Pierre Samson

Numéro 104, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38010ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Samson, P. (2001). Parler de moi.... *Lettres québécoises*, (104), 9–9.

Parler de moi...

Parler de moi et poser devant l'appareil photo figurent, avec la nostalgie et la mièvrerie, au sommet du palmarès des trucs que j'abhorre. À mon avis, cette détestation de la contemplation de soi et de la ruminant des pinacles d'un hier évanoui est essentielle à l'éclosion d'un véritable romancier.

Un roman participe à l'effacement des contours du soi, c'est-à-dire de ses limites. Il fournit à son auteur l'occasion de conjurer sa propre mort, inéluctable, ou, plutôt, d'en dénoncer la scandaleuse absurdité. Si je peux toujours blâmer le photographe pour le cliché, je confesse mon plein désarroi face à la mission qui m'a été donnée de brosse un autoportrait. L'exercice oblige l'entité créatrice à s'incarner et à se plier aux commandements de bienséance qui régissent les rapports humains. Vous devrez donc vous contenter de bribes, d'éclats autobiographiques qui tendraient à prouver que je réserve mes efforts d'imagination à l'élaboration d'histoires à dormir debout. Allons-y.

J'ai neuf ans et, en ce joli samedi matin, je suis seul. J'attends l'autobus, le 34 Saint-Catherine, qui me déposera au nouveau métro Papineau. Adossé au poteau, je m'abandonne à mon passe-temps favori, l'altérité. J'explique. Devant le dépanneur d'en face patiente un adulte. Il piétine son mégot sans suspecter qu'un garçon l'observe.

Je me projette en lui.

Une sensation curieuse, indéfinissable pour l'enfant que je suis, s'empare de mon être, un trouble de nature érotique, dirais-je. Je ressens le poids de son corps sur mes os, l'air que j'inhalais me paraît plus léger, ou plus lourd, selon le scénario que j'ai tissé en contemplant et en investissant le spécimen. Une tristesse m'assaille, sinon une joie inexpliquée, un vertige m'étourdit, puisque j'ai soudain grandi. Les couleurs, les teintes, les perspectives accusent une légère transformation : son vert n'est pas pareil au mien, ses yeux marron supportent mieux que les miens la lumière crue d'une journée ensoleillée. En fait, chaque sens a subi une métamorphose, un glissement à peine perceptibles, la réalité reste une réalité, mais, ainsi décalée, elle n'est ni la même ni la seule. À cet instant précis, mon univers bascule, oh, juste un peu et je connais une joie.

J'ai vingt-cinq ans et, pour la première fois de mon existence, je mets les pieds dans un musée montréalais, le MBA. Je m'aventure de toile en sculpture et m'immobilise, stupéfié, devant un autoportrait de Rembrandt, ne me demandez pas lequel, peut-être le *Portrait de l'artiste par lui-même*, exécuté à la fin de sa vie. La source de ma fascination, bien naïve pour un homme formé, est la sensation de réalité émanant de ce visage rendu étonnamment vivant, quasiment réel, par l'amalgame de couleurs si étrangères au teint. Sur le canevas se fondaient jaunes, verts, ocres et bleus pour rendre avec une vérité ahurissante les joues, le front, le nez du modèle, et lui conféraient une puissance que seule la vie pouvait, croyais-je alors, insuffler. À quoi servait donc ce crayon Prismacolor de couleur chair et pourquoi m'en étais-je tant servi pendant les ateliers de dessin à l'école ?

J'ai trente-six ans, j'ai roulé ma bosse. J'ai bossé, bu, aimé, sniffé, aidé, trahi avec plus ou moins de modération. (Peut-on trahir modérément ?) Au fil de ces mêmes années, je me suis targué d'écrire quelques nouvelles ou ébauches de romans, que j'ai abandonnées en cours de route, vaguement insatisfait. J'écrivais, je m'en rends compte aujourd'hui, en m'en remettant à l'illusoire prodige de l'immédiateté, armé de ce même Prismacolor numéro X. Une rencontre fortuite et un certain désœuvrement ont produit l'étincelle : la vérité n'est pas la mère de la pertinence. La sincérité non plus.

Pour devenir romancier, il est nécessaire de ressentir, et le plus tôt sera le mieux, l'essentielle insuffisance d'être soi. Il faut avoir acquis une solidité que seuls les échecs et les égarements peuvent vous apporter, solidité indispensable à l'assomption de ses propres mensonges. Il ne faut pas oublier d'ajouter la vanité, l'outrecuidance et l'occasionnelle pleurerie au menu des attributs précieux

pour l'écrivain.

Pour embraser la mixture de ces acquis, les rencontres inattendues, voire inopportunes, n'ont pas leurs pareilles.

À ce seul moment où vous décidez de mettre à profit ces accidents pouvez-vous vous installer devant un miroir, quand un énergumène le demande, et vous lancer : « Même avec un doigt dans l'œil, tu écris les meilleurs romans qui soient. » J'en conviens, voilà une posture fort peu élégante, à mille lieues des convenances modernes. Comme la bonne littérature.

Pierre Samson